

Les institutions noires aux États-Unis

Entretien avec Maisha Winn

par Annabelle Allouch

Comment les Afro-Américains ont-ils tenté de renverser les rapports de domination raciaux aux États-Unis ? En créant à partir de l'après-guerre des institutions culturelles et éducatives spécifiques à leur communauté, toujours utiles aujourd'hui dans la lutte contre les discriminations.

Maisha Winn est Chancellor's Leadership Professor à l'université de Californie, Davis, et codirectrice (avec Torry Winn) du Transformative Justice in Education (TJE) Center de l'université de Californie, Davis. Son programme de recherche examine la manière dont les enseignants et/ou adultes dans les écoles et dans les contextes extrascolaires pratiquent la justice dans l'enseignement de la lecture et de l'écriture.

Elle est l'auteur de *Writing in Rhythm: Spoken Word Poetry in Urban Schools* (2007), *Black Literate Lives: Historical and Contemporary Perspectives* (2009), *Girl Time: Literacy, Justice, and the School-to-Prison Pipeline* (2011), *Justice on Both Sides: Transforming Education through Restorative Justice* (2018), et (avec Django Paris) *Humanizing Research: Decolonizing Qualitative Inquiry with Youth and Communities*.

La Vie des idées : Votre programme de recherche vous a conduite à voyager dans de nombreux endroits, à la fois à l'école et en dehors de l'école : des librairies, des cafés et des centres culturels appartenant à des Noirs et gérés par eux, ainsi que des cours de poésie dans des lycées et des centres de détention pour jeunes. Comment relieriez-vous les étapes de ce voyage pour les chercheurs ?

Maisha Winn : J'ai été formée dans un domaine appelé « *language literacy and culture* », qui est un mariage entre l'anthropologie – beaucoup d'entre nous ont une formation d'ethnologue –, la sociolinguistique et la recherche en éducation. Nous réfléchissons beaucoup à la littératie en tant que pratique sociale, et je me suis surtout intéressée à la manière dont les personnes d'ascendance africaine développent des trajectoires de littératie. Quels sont les espaces dans lesquels les personnes d'ascendance africaine ont aimé participer à l'écriture, à la lecture, à la réflexion, à l'expression orale et aux activités liées à la littératie ?

Ce travail m'a conduite dans une myriade d'endroits, à la fois à l'école et en dehors de l'école, principalement parce que les écoles n'ont pas toujours eu la capacité de soutenir les pratiques de littératie des personnes d'ascendance africaine aux États-Unis. Souvent, nous nous tournons vers des lieux que nous appelons des espaces choisis de littératie (« *Chosen literacy spaces* »), ou ce que j'ai appelé dans mon travail des communautés de littératie participatives (« *Participatory literacy communities* »), qui sont des espaces dans lesquels les personnes d'ascendance africaine ont pris la décision de s'engager dans la lecture, les groupes de lecture, les groupes d'écriture, en se réunissant pour des ateliers de poésie.

Ces lieux peuvent être des institutions informelles, *in absentia*, lorsque l'accès aux institutions formelles leur est refusé. Et parfois, il se peut que ce que les institutions formelles offrent ne soit pas à la hauteur, et qu'il y ait un autre endroit où développer et cultiver leurs compétences. Mes travaux antérieurs portaient donc sur les librairies appartenant à des Noirs et gérées par eux, et sur le type d'événements organisés par ces librairies à l'intention des auteurs.

Mais je n'ai pas seulement interrogé les personnes qui partageaient leur travail, les auteurs eux-mêmes. J'ai pris soin d'interroger et d'impliquer les personnes présentes dans le public, car l'une des choses que j'ai apprises dans ces espaces de littératie participative est que les personnes présentes dans le public sont tout aussi importantes que l'orateur, que la personne qui est sur scène ou que les gens sont venus voir.

La frontière entre ce qu'on appelle le public et l'orateur est flottante, et il est important d'avoir cette relation dans ces communautés de littératie participatives ou ces espaces choisis de littératie pour les personnes d'ascendance africaine. J'ai également passé du temps dans des centres de détention pour jeunes et dans le sud-est urbain, en travaillant avec une compagnie théâtrale féminine qui travaillait avec des jeunes filles incarcérées, leur apprenant l'écriture dramatique et la performance.

J'étais curieuse de savoir comment ces jeunes filles en étaient venues à se considérer comme des écrivains, des auteurs, des dramaturges, et comment les arts les avaient aidées à se repositionner face à un public qui se méfiait d'elles ou qui ne comprenait pas ce que c'était que d'être à la place de ces filles. C'est au cours de ces six années d'ethnographie que mon travail s'est transformé, car si vous avez déjà mis les pieds dans un centre de détention pour jeunes, qui est essentiellement une prison pour enfants, vous êtes vraiment transformé par ce que vous voyez.

Tout d'abord, c'est déroutant. J'ai appris de ces jeunes filles et de leurs familles que beaucoup d'entre elles sont entrées à l'école ce jour-là [le jour de leur interpellation, ndlr] en pensant qu'elles allaient passer une journée normale. Et un incident survenu à l'école a fini par impliquer la police, et jusqu'au système judiciaire.

Imaginez donc que vous alliez à l'école le matin et que vous vous retrouviez dans un centre de détention pour jeunes le soir. Cette compagnie théâtrale féminine du Sud-Est a créé des ateliers d'écriture dramatique pour donner aux filles la possibilité de réfléchir à ce que signifierait l'écriture d'une pièce sur leurs expériences vécues et la mise en scène de ces pièces. C'est à ce moment-là que mon travail a commencé, dans le domaine de la justice pour les jeunes, de la justice sociale, de la justice transformative et des possibilités, parce que je ne pouvais plus me contenter de séparer mon désir de chercheur de réfléchir aux différentes façons dont les gens s'initiaient aux lettres ou commençaient à se voir ou à se définir comme instruits dans les lettres.

Je ne pouvais pas dissocier cela du fait que tout se passait dans un bâtiment de la justice, dans un centre de détention pour jeunes où ces jeunes gens attendaient leur procès ou attendaient qu'une autre personne décide s'ils allaient pouvoir rentrer chez eux ou s'ils allaient devoir passer plus de temps derrière les barreaux.

Ce fut un tournant décisif pour moi et mon travail. Beaucoup de gens se demandent comment un spécialiste de la langue, de de la littératie et de la culture peut s'intéresser et s'investir dans les questions de justice. Eh bien, telle a été ma trajectoire.

La vie des idées : Vos recherches actuelles et votre livre à venir, intitulé *Futuring Black Lives, Independent Black Institutions and the Literary Imagination*, qui sera publié par Vanderbilt University Press, explore l'histoire des institutions noires indépendantes créées au cours du mouvement des arts noirs, entre 1965 et 1975 ; qui étaient ces bâtisseurs d'institutions ? Quels étaient leurs objectifs ? Que pouvons-nous apprendre de leur travail ?

Maisha Winn : L'une des choses que j'aime dans l'histoire des bâtisseurs d'institutions noires qui ont créé des écoles, des coopératives alimentaires, des salles de spectacle, des maisons d'édition, des typographes tout au long des mouvements d'art et de pouvoir noirs, c'est qu'il s'agissait de gens ordinaires : de parents préoccupés par le système scolaire public et par le type d'éducation dont leurs enfants pouvaient hériter, et qui ne parlaient pas à l'époque d' « anti-noirs » comme on dit aujourd'hui.

C'étaient des artistes qui croyaient que l'art n'a pas seulement pour raison d'être l'amour de l'art, mais qu'il est l'amour du peuple, comme dit Haki R. Madhubuti, l'un des principaux bâtisseurs d'institutions que j'aborde dans mon livre sur les vies noires.

Je pense qu'il est très intéressant de constater que plusieurs des institutions noires indépendantes du pays ont été créées par des poètes. Les poètes utilisaient leur statut de d'artiste, leur popularité, ainsi que leur capacité à attirer les gens avec leurs mots, pour inciter à l'action. Et ils étaient convaincus que, comme dit la poétesse Gwendolyn Elizabeth Brooks, les mots doivent marcher.

Il ne suffisait pas de faire de la poésie et de lire de la littérature, de l'apprécier, mais il fallait que cela mène à l'action. Elle devait permettre de mobiliser les gens, de galvaniser les mouvements. Les bâtisseurs d'institutions qui sont au cœur de mon histoire sont les hommes et les femmes qui ont créé l'Institut d'éducation positive à Chicago, dans l'Illinois. L'Institut d'éducation positive a été créé en 1969, environ deux ans après la création par Haki Madhubuti de la Third World Press, la plus ancienne maison d'édition du pays encore en activité à Chicago.

La première chose que nous pouvons apprendre des bâtisseurs d'institutions noires, à mon avis, est la nature intergénérationnelle de l'enseignement et de l'apprentissage : ils brouillent vraiment les frontières entre les âges et les générations.

L'une des images auxquelles je pense souvent est celle des fondateurs de l'EPA et de leurs conseillers autour d'une table : de nombreuses personnes ont des enfants sur leurs genoux. Je me souviens d'avoir entendu Walton dire que les gens n'avaient pas leurs propres enfants sur leurs genoux ; ils avaient d'autres enfants sur leurs genoux parce que c'est ainsi que fonctionne un village. Une autre chose que je trouve vraiment intéressante à propos de ces bâtisseurs d'institutions noires, c'est la façon dont ils se projettent dans l'avenir. Ils voyaient la nécessité pour les institutions d'avoir de nombreuses branches, comme ce que nous appelons les services d'accompagnement dans l'éducation. Ainsi, dans ces institutions, ils avaient leurs écoles, ils avaient souvent des coopératives alimentaires, ils avaient des restaurants de qualité.

Nombre d'entre eux envisageaient de devenir végétariens et végétaliens. À la fin des années 1960 et au début des années 1970, ils ont également compris la nécessité de produire leurs propres livres, périodiques, journaux et brochures pour s'assurer que les personnes d'ascendance africaine aient accès à la littérature. Il y avait un mouvement pour mettre les livres et la poésie entre les mains des gens ordinaires. C'est ainsi que des gens comme Dudley Randall ont créé Broadside Press à Detroit, et Dudley Randall publiait ces poèmes sur un grand format.

L'idée était de pouvoir plier un poème, le glisser dans votre sac à main, même si vous étiez à l'arrêt de bus en attendant d'aller travailler, ou dans votre poche arrière. Et que la littérature, les bibliothèques et les livres n'étaient pas réservés aux gens qui avaient de l'argent ou du luxe, aux gens qui avaient le temps de s'asseoir et de lire, mais que vous pouviez le faire tout en vous déplaçant.

Je dirais donc que l'objectif premier de ces bâtisseurs d'institutions était de démontrer que la littératie, la littérature, faisaient partie de la culture. Ils faisaient partie intégrante du mouvement.

Je qualifie mon travail d'historiographie pour l'avenir. Je suis ethnographe de formation et je me considère souvent comme une historienne par nécessité. Bon nombre des problèmes d'éducation auxquels est confronté le système d'enseignement public américain font partie intégrante de notre histoire. L'histoire des personnes d'ascendance africaine réduites en esclavage à travers les États-Unis, qui se sont vu refuser l'accès aux écoles, puis l'accès à l'équité dans les écoles.

Et actuellement, il y a encore beaucoup de ségrégation dans nos systèmes scolaires à travers le pays, à l'intérieur des classes, de sorte que nous pouvons avoir

des élèves en AP et des élèves suivis dans des classes inférieures qui n'ont jamais accès à certaines classes ou à des cours de mathématiques de haut niveau. L'historiographie de l'avenir m'amène donc à me demander quels sont ces signaux historiques ?

Toutes sortes d'informations dont nous disposons et qui nous aident à comprendre et à réfléchir à ce qui se passe dans le présent. Mais elles peuvent également nous donner des informations sur la manière dont nous pourrions aller de l'avant. Il s'agit donc d'un continuum entre le passé, le présent et l'avenir. J'ai beaucoup travaillé en partenariat avec l'Institute for the Future, et je me demande à quoi ressemblera, dans dix ou vingt ans, l'éducation pour tout le monde aux États-Unis.

Mais je me suis concentrée sur un projet de réflexion sur l'avenir éducatif des enfants noirs. Ce projet a été lancé avec mon centre, le Transformative Justice and Education Center. Pour l'instant, nous nous concentrons sur la Californie, mais nous avons l'intention de l'étendre à d'autres pays. Les signaux historiques que j'ai mentionnés sont donc très importants, car bon nombre des questions auxquelles les bâtisseurs d'institutions noires étaient confrontés à la fin des années 1960 et au début des années 1970 sont malheureusement encore d'actualité aujourd'hui.

Je suis triste de constater que mes parents avaient en fait une école communautaire noire à Sacramento [et donc non mixte, ndlr]. Des mémos ultérieurs indiquent que ma défunte mère, Cheryl Fisher, a été citée dans le journal *The Sacramento Observer* au début des années 1970, et elle disait déjà que les enfants noirs n'avaient pas accès à des images positives d'eux-mêmes. Souvent, ils n'étaient pas tenus de respecter des normes élevées sur le plan scolaire.

Ce sont là quelques-unes des raisons pour lesquelles des personnes comme elle et mon père, James Fisher, ont voulu créer l'école. Et je cite souvent cet entretien parce qu'aujourd'hui en 2023, si l'on faisait un copier-coller, personne ne penserait que ces propos datent des années 1970. C'est d'ailleurs ce que l'on retrouve dans de nombreux entretiens avec des bâtisseurs d'institutions à travers le pays. Ainsi, juste en bas de notre rue, ici à Stanford, à East Palo Alto, des parents noirs ont créé les écoles Nairobi Day. Il s'agissait d'écoles alternatives de la maternelle à la terminale et, plus tard, du Nairobi College, parce qu'ils craignaient que leurs enfants ne soient pas correctement éduqués dans les écoles publiques d'East Palo Alto.

Il y avait des étudiants de Stanford qui enseignaient bénévolement à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane. Il y avait le centre d'études professionnelles d'Haïti

qui avait non seulement son école, son école maternelle, je crois qu'ils allaient jusqu'à la troisième année, mais qui publiait aussi de la littérature pour enfants. Ils avaient une communauté littéraire pour les parents. Il y avait aussi les African Free Schools à Newark, dans le New Jersey, qui s'intéressaient beaucoup à l'accès des familles noires aux logements sociaux.

Il existe donc tous ces modèles très intéressants qui, je pense, peuvent être exploités aujourd'hui. Je pense que nous n'accédons pas nécessairement à certains des moyens vraiment importants qui ont servi la stratégie des gens en vue de résoudre des problèmes multiples et qui se sont concentrés sur l'enfant, en commençant par les enfants dans leur classe, dans leur école, mais en offrant également des possibilités d'éducation et des expériences pour les parents, en offrant des cours d'éducation parentale, en offrant des possibilités pour les familles de s'engager ensemble dans les arts culturels.

J'ai donc parlé de l'aspect multigénérationnel de ces institutions noires, qui sont si importantes. Et quand je vois des écoles qui luttent aujourd'hui ou qui disent, par exemple, qu'il n'y a pas de participation des parents, que nous ne savons pas comment faire venir les parents à l'école, je me dis que c'est une bonne chose. Ce qui est vraiment intéressant pour moi, c'est de voir combien de ces institutions noires indépendantes ont compris ce que les parents voulaient, ce dont ils avaient besoin, et ont ensuite fourni ces choses.

Je pense donc qu'il faut vraiment réfléchir aux origines de ce que nous appelons la pédagogie culturellement pertinente, la pédagogie culturellement durable. C'est ce que beaucoup de ces institutions ont essayé de mettre en place très tôt. Ils se sont rendu compte que les soi-disant éducateurs, les enseignants incluaient tout le monde dans l'édifice.

Ils ne considéraient donc pas l'enseignant comme le seul éducateur des enfants. Toute personne que l'enfant rencontrait au cours de la journée était considérée comme un éducateur. Par conséquent, toutes ces personnes devaient être socialisées dans un système de valeurs particulier autour de l'excellence de l'enfant. Si vous regardez certaines données, par exemple, lorsque j'étais à l'université du Wisconsin-Madison, il y a eu un rapport très important intitulé *Race to Equity*, et ils ont examiné les disparités raciales entre les familles noires et blanches dans les domaines du logement, de la justice pénale et juvénile, de la main-d'œuvre et de l'éducation, et dans le domaine de la justice pénale et juvénile.

L'une des données recueillies est que les enfants afro-américains avaient des problèmes avec les chauffeurs de bus, les chauffeurs de bus de la ville, et avant même qu'ils arrivent à l'école, il y avait souvent des incidents au cours desquels les chauffeurs de bus appelaient la police ou demandaient l'intervention de quelqu'un. Des mesures disciplinaires étaient alors prises.

Ainsi, dans le modèle des institutions noires, chaque personne en contact avec l'enfant est un éducateur et doit donc être intégrée à cette communauté et participer à un dialogue sur ce que nous pouvons faire pour nous assurer que nos enfants ont ce dont ils ont besoin. Cela inclut le chauffeur de bus.

Je pense donc qu'ils voyaient si loin qu'ils envisageaient plusieurs générations à venir et à cette idée de ce que nous appelons l'élaboration de l'avenir, la prévision et la réflexion sur ce que seraient les meilleures étapes dans dix ans. Il y a toujours un processus de construction de ces prévisions à dix ans, si vous voulez. Je pense que ce qui est vraiment intéressant, c'est d'encourager les personnes qui travaillent dans ces institutions à intégrer leurs familles dans l'action organisée.

Par exemple, Carmen Moyo, professeur principal de mathématiques à l'école de l'Institute of Positive Education, m'a raconté que lorsqu'elle était jeune maman, elle avait souvent son enfant avec elle. Elle pouvait nourrir son enfant. Ils pensaient aussi à la forme physique de l'enseignant, donc ils avaient de la nourriture. Ils avaient de la nourriture saine pour leur professeur. Elle a dit que lorsqu'elle rentrait chez elle après avoir travaillé à l'Institut, elle n'avait pas à se demander quand elle allait s'entraîner. Elle n'avait pas à se demander ce qu'elle allait faire à dîner. Elle avait un repas sain. Elle avait pris soin d'elle. Son enfant avait été pris en charge, comme toutes ces choses différentes. Nous réfléchissons à la manière de créer des organisations, des institutions, des lieux de travail qui répondent aux besoins des personnes, des familles, des personnes ayant des besoins différents, des personnes ayant des capacités différentes. Je pense que nous manquons vraiment quelque chose lorsque nous n'exploitons pas certains de ces espaces qui ont déjà été créés.

Et je dirais que les publications de ces espaces, leurs journaux, leurs pamphlets, leurs revues littéraires, offrent ce que j'appelle des cartes de l'avenir. Nous pouvons donc en apprendre beaucoup sur ce qu'ils proposaient et sur ce qu'ils faisaient. Si nous revenons sur leurs pas et que nous consultons les périodiques, les publications et les pamphlets qu'ils produisaient, nous pouvons en apprendre beaucoup sur ce qu'ils proposaient et sur ce qu'ils faisaient.

C'est donc l'une de mes passions et l'un de mes objectifs, à ce stade de ma carrière, que de suivre ces cartes. Je veux suivre ces constellations d'institutions et de bâtisseurs d'institutions pour essayer de comprendre comment ils ont réagi à ces temps vraiment difficiles et tendus, des temps tendus que nous ressentons aujourd'hui et qui donnent parfois aux gens l'impression d'être sans espoir. Mais j'ai l'impression qu'ils ont vécu des événements sociaux et politiques très similaires qui étaient quasi désespérés. Pourtant, au milieu de tout cela, ils se sont demandé comment contrer cette situation. Comment allons-nous créer ces autres espaces où les gens peuvent s'épanouir ?

La Vie des idées : S'agit-il d'une particularité de l'histoire et de l'expérience des États-Unis, ou existe-t-il des occurrences et des trajectoires analogues ?

Maisha Winn : À l'époque que j'étudie, le mouvement artistique noir aux États-Unis a été influencé par le mouvement artistique caribéen qui s'est développé au Royaume-Uni. Ils faisaient partie d'un mouvement panafricain qui existait dans les pays des Caraïbes ainsi que sur tout le continent africain.

De nombreux bâtisseurs d'institutions noires ont été très inspirés par des dirigeants africains tels que Kwame Nkrumah, premier dirigeant du Ghana après son indépendance. Julius Nyerere, premier président de la Tanzanie après l'indépendance, était un véritable héros pour beaucoup de ces bâtisseurs d'institutions. Julius Nyerere a lancé une politique appelée Ujamaa, qui est l'un des sept principes de Kwanzaa, et qui s'appelle « family hood » (capuchon familial). Cette politique s'inspire du socialisme africain, comme le socialisme précolonial.

Vous entendrez beaucoup de panafricanistes dire qu'avant le marxisme et tous ces gens, il y avait déjà un type de socialisme qui était à l'œuvre dans différents pays du continent africain, et une façon de rassembler les ressources. Je dirais donc que le mouvement ici aux États-Unis est important, qu'il a été grandement influencé par certaines des luttes pour l'indépendance dans les pays d'Afrique et des Caraïbes.

Mais je pense aussi qu'il y a eu un échange d'énergie et d'inspiration, car beaucoup de ces dirigeants venaient aussi ici pour apprendre des gens et avec eux. En ce qui concerne la réflexion sur l'histoire et l'avenir, s'agit-il d'une activité spécialisée ?

Bésil, Taïwan, Corée du Sud : j'ai reçu des gens du monde entier lorsque je faisais de la prospective, de la formation et du travail avec l'Institute for the Future. C'est l'une des choses les plus passionnantes, car vous obtenez une perspective

différente. Il y a donc des gens qui réfléchissent à ce que cela pourrait signifier de penser constamment à cette question : nous sommes en 2023, mais j'essaie toujours de penser à 2033.

Qu'est-ce qui s'est déjà passé et qui pourrait nous éclairer sur ce qui doit se passer pour y parvenir ? Quelles sont les choses qui se sont produites et qui n'ont pas fonctionné ? Pas tout ce qui a été fait dans le cadre de ce mouvement. Je ne veux pas non plus donner l'impression que c'était une utopie, mais je pense qu'il y a beaucoup de recherches qui se concentrent sur différents aspects du mouvement qui ont pu être problématiques, comme le fait d'avoir une figure charismatique centrale plutôt que de penser aux travailleurs de tous les jours.

C'est l'une des raisons pour lesquelles l'Institut d'éducation positive m'intéresse tant, parce qu'ils sont contre l'idée d'une personne clé. Ils ont vraiment réparti leur leadership, ils ont vraiment réparti le travail. Tout le monde dira que Haki Madhubuti l'a inspiré et l'a fait venir. C'est lui qui a incité la plupart d'entre eux à venir faire le travail.

Ce qui est vraiment intéressant, c'est qu'en avril, lorsque j'ai réuni des visionnaires pour un déjeuner, cette question a été abordée. Ils ont parlé du fait que Madhubuti, aussi extraordinaire, charismatique et inspirant qu'il ait été, n'a pas permis qu'un culte de la personnalité se développe autour de lui. Il ne voulait pas de cela. Il voulait que les gens se considèrent comme des leaders et, pendant un certain temps, il quittait Chicago pour enseigner à Cornell et faisait la navette jusqu'à Washington pour enseigner, de sorte qu'il n'était pas toujours là. Il fallait donc que les gens fassent le travail. Je pense donc que c'est un élément qui permet à leur organisation de se démarquer.

Et je pense aussi que cela a quelque chose à voir avec leur pérennité. Vous savez, cette idée d'être capable de penser, de cultiver le leadership chez de nombreuses personnes différentes. Et le fait d'avoir beaucoup de personnes différentes pour différentes choses et de faire ressortir les talents des gens, de cultiver et de faire ressortir les talents des gens et de dire : « tu es la personne chargée de la communication », mais peut-être que quelqu'un d'autre a quelque chose à apporter. C'est donc très inspirant de voir comment ils travaillent ensemble et même de les entendre en parler aujourd'hui, car c'est toujours présent.

Publié dans lavedesidees.fr, le 1^{er} mars 2024.